NANCY HUSTON

L'empreinte de l'ange

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans le Paris de l'après-guerre, la bouleversante histoire d'amour d'une jeune Allemande et d'un juif hongrois est prétexte à dépecer la mémoire, les espérances et les crimes de notre temps.

NANCY HUSTON

Née à Calgary (Canada), Nancy Huston, qui vit à Paris, a publié de nombreux romans et essais chez Actes Sud et chez Leméac.

DU MÊME AUTEUR

Romans

LES VARIATIONS GOLDBERG, ROMANCE, Seuil, 1981 ; Babel n° 101.
HISTOIRE D'OMAYA, Seuil, 1985.
TROIS FOIS SEPTEMBRE, Seuil, 1989.
CANTIQUE DES PLAINES, Actes Sud / Leméac, 1993 ; Babel n° 142.
LA VIREVOLTE, Actes Sud / Leméac, 1994 ; Babel n° 212.
INSTRUMENTS DES TÉNÈBRES, Actes Sud, 1996 ; Babel n° 304.

Livres pour enfants

VÉRA VEUT LA VÉRITÉ, Ecole des Loisirs, 1992 (avec Léa).
DORA DEMANDE DES DÉTAILS, Ecole des Loisirs, 1993 (avec Léa).

Essais

JOUER AU PAPA ET A L'AMANT : DE L'AMOUR DES PETITES FILLES, Ramsay, 1979.
DIRE ET INTERDIRE : ÉLÉMENTS DE JUROLOGIE, Payot, 1980.
MOSAÏQUE DE LA PORNOGRAPHIE : MARIE-THÉRÈSE ET LES AUTRES, Denoël, 1982.
A L'AMOUR COMME A LA GUERRE, CORRESPONDANCE, Seuil, 1984 (en collaboration avec Samuel Kinser).
LETTRES PARISIENNES : AUTOPSIE DE L'EXIL, Bernard Barrault, 1986 (en collaboration avec Leïla Sebbar).
JOURNAL DE LA CRÉATION, Seuil, 1990.
TOMBEAU DE ROMAIN GARY, Actes Sud / Leméac, 1995.
DÉSIRS ET RÉALITÉS, Leméac / Actes Sud, 1996.

© Nancy Huston, 1998
© ACTES SUD, 1998
pour l'édition francaise
ISBN 978-2-330-01048-5

© Leméac Editeur Inc. 1998
pour la publication au Canada
ISBN 2-7609-1883-1

NANCY HUSTON

L'empreinte de l'ange

roman

un endroit où aller
ACTES SUD

Je tiens à remercier le Conseil des Arts du Canada dont l'aide financière m'a été, cette fois-ci encore, précieuse.

à Séverine A.

Comment comparer les souffrances ?
La souffrance de chacun est la plus grande.
Mais qu'est-ce qui nous permet de continuer ?
C'est le son, qui va et qui vient
comme l'eau parmi les pierres.

GÖRAN TUNSTRÖM

Allez, ne pleure pas, comme dit la musique.

INGEBORG BACHMANN

PROLOGUE

L'HISTOIRE qu'on va lire commence en mai 1957, à Paris.

La France est en pleine effervescence : dans les douze années depuis la fin de la guerre elle a eu droit à vingt-quatre gouvernements et à quatre-vingt-neuf propositions de révision de sa Constitution. Mais les gens ne s'en préoccupent pas trop : d'après un sondage récent, seulement 41 % des conversations françaises portent sur la politique, alors que le sujet numéro un, avec un score de 47 %, c'est Brigitte Bardot. (Elle boude en ce moment le Festival de Cannes, et *Le Figaro* s'en indigne.)

De façon générale, la vie est belle – et moderne. Le chômage est inexistant, les voitures sont chromées, la télévision illumine les foyers, les cinéastes font de nouvelles vagues, les bébés font boom et Picasso s'attaque à *Icare des*

ténèbres, une fresque géante pour l'UNESCO qui montrera, promet-il, "l'humanité apaisée qui tourne son regard vers un avenir heureux".

Certes, tout n'est pas parfait. Çà et là, même en France, certains signes laissent croire que l'humanité aurait encore quelques petits progrès à faire.

Par exemple, quatre cent mille jeunes Français, ayant subi un entraînement militaire en Allemagne, se trouvent actuellement en Algérie pour participer – non à une guerre, bien sûr, mais à un processus de pacification qui s'avère, disons, assez délicat.

Ou par exemple…

Oh ! soyez mon Dante et je serai votre Virgile, donnez-moi la main, donnez-moi la main, n'ayez crainte, je resterai à vos côtés, ne vous abandonnerai point pendant la lente spirale descendante des marches…

I

Elle est là, Saffie. On la voit. Face blanche. Ou pour mieux dire : blafarde.

Elle se tient dans le couloir sombre du deuxième étage d'une belle maison ancienne rue de Seine, elle est debout devant une porte, sur le point de frapper, elle frappe, une certaine absence accompagne tous ses gestes.

Elle est arrivée à Paris il y a quelques jours à peine, dans un Paris qui tremblotait derrière la vitre sale, un Paris étranger, gris, plomb, pluie, gare du Nord. Ayant pris le train à Düsseldorf.

Elle a vingt ans.

Elle n'est ni bien ni mal habillée. Jupe grise plissée, chemisier blanc, socquettes blanches, sac en cuir noir et chaussures assorties, sa tenue vestimentaire est d'une grande banalité – et pourtant, à bien la regarder, Saffie, elle n'est pas banale. Elle

est bizarre. On ne comprend pas d'abord à quoi tient cette impression de bizarrerie. Ensuite on comprend : c'est son extraordinaire manque d'empressement.

De l'autre côté de la porte sur laquelle elle a frappé, à l'intérieur de l'appartement, quelqu'un travaille à la flûte les *Folies d'Espagne* de Marin Marais. Le ou la flûtiste reprend à six ou sept reprises la même phrase musicale, cherchant à éviter l'erreur, la brisure de rythme, la fausse note, et finit par la jouer à la perfection. Mais Saffie n'écoute pas. Elle est là, devant la porte, et c'est tout. Voilà près de cinq minutes qu'elle a frappé, personne n'est venu lui ouvrir et elle n'a ni frappé une deuxième fois ni tourné les talons pour repartir.

La concierge, qui a vu Saffie pénétrer dans l'immeuble tout à l'heure et qui arrive maintenant au deuxième étage pour distribuer le courrier (elle prend l'ascenseur jusqu'au dernier et descend ensuite à pied, étage par étage), est étonnée de voir la jeune inconnue ainsi figée devant la porte de M. Lepage.

— Mais ! s'exclame-t-elle.

C'est une femme obèse et laide, dont le visage est parsemé de nævus à poils mais dont les yeux contiennent énormément de tendresse et de sagesse à l'endroit des êtres humains.

— Mais il est là, M. Lepage ! Vous avez sonné ?

Saffie comprend le français. Elle le parle aussi, mais de façon hésitante.

— Non, dit-elle. J'ai frappé.

Sa voix est grave, douce et un peu rauque : une voix à la Dietrich, moins les simagrées. Son accent n'est pas grotesque. Elle ne dit pas *ch* à la place de *j*.

— Mais il ne vous entend pas ! dit Mlle Blanche. Il faut sonner !

Elle appuie longuement sur le bouton de la sonnerie et la musique s'interrompt. Sourire jubilant de Mlle Blanche.

— Voilà !

Se penchant en avant avec difficulté, elle glisse le courrier de M. Lepage sous sa porte et s'éclipse dans l'escalier.

Saffie n'a pas bougé. Elle est d'une immobilité vraiment impressionnante.

La porte s'ouvre avec violence. Flot de lumière dans la pénombre du couloir.

— Ça va pas, non ?

Raphaël Lepage n'est pas en colère, il fait seulement semblant. Il se dit que l'on ne devrait pas sonner aussi agressivement pour une demande d'emploi. Mais le silence de Saffie le frappe de plein fouet. Il accuse le coup. Se calme, se tait.

Les voilà face à face, l'homme et la femme qui ne se connaissent pas. Ils se tiennent de part et d'autre du seuil de la porte, et ils se dévisagent. Ou plutôt, lui la dévisage et elle… est là. Raphaël n'a jamais vu cela. Cette femme est là, et en même temps elle est absente ; ça saute aux yeux.

Quand, à l'instant, la sonnerie a retenti de son *fa* bécarre strident, il était justement en train de jouer un *fa* dièse aigu. Horripilé par la dissonance, il s'était arrêté, éperdu. En suspens entre les deux mondes. Ni dans ce monde-là, où l'air ruisselle et tremble de nuances sonores, ni dans celui-ci, où de jeunes femmes répondent à son annonce dans *Le Figaro.*

"Merde !" Et il avait posé avec soin sa Louis Lot sur le velours bleu de l'étui ouvert, avant de traverser les tapis du salon et de longer le parquet du couloir. Autour de lui, tout reluisait et rutilait, respirant le bien-être et le bon goût ; les couleurs étaient rouge et brun et or, les textures donnaient envie de caresser, tapisseries murales, meubles en chêne lisse, c'était feutré, raffiné et chaleureux mais – dans le rai de lumière dansaient des millions de particules de poussière – cela avait besoin qu'on l'entretienne.

La mère de Raphaël lui avait donné de méticuleuses instructions à ce sujet la semaine d'avant, en lui cédant l'appartement parisien pour se retirer avec armes, bagages et domestique dans leur propriété en Bourgogne. Il fallait d'abord savoir rédiger une annonce pour *Le Figaro*, et ensuite trier sur le volet. Attention aux chapardeuses ! Ça se voyait tout de suite à leurs yeux, elles avaient le regard en zigzag.

"Ch. b. à tt f. pour petit ménage, logée, sach. cuisiner."

Annonce minimaliste, choisie par Raphaël parce qu'il a horreur de jouer les bourgeois, et par Saffie parce qu'elle ne contenait ni "références exigées" ni "bonne moralité".

Tout à l'heure au téléphone, cette fille avait un accent ; de quel pays ? Raphaël n'aurait su le dire mais son français semblait incertain. Ce n'était pas pour lui déplaire. Il ne voulait surtout pas d'une pipelette comme Maria-Felice, domestique portugaise et confidente de sa maman depuis des lustres. Il lui expliquerait, à son employée future, qu'il était ultrasensible aux sons. Qu'il ne fallait pas songer à passer l'aspirateur lorsqu'il se trouvait à la maison. Qu'il n'était pas question de chantonner en époussetant les meubles. Qu'une chute de casseroles

à la cuisine pendant ses heures de répétition serait un motif de renvoi.

Maintenant il ouvre violemment la porte, feignant la colère :

— Ça va pas, non ?

Cligne des yeux pour s'habituer à l'obscurité du couloir, cherche à vérifier le regard en zigzag, et s'arrête net.

Qu'est-ce ?

Sourire qui semble peint. Bras ballants le long du corps. Corps gracile. C'est tout ce qu'il a le temps d'enregistrer avant de basculer, tête la première, au fond de ses yeux. Yeux vert opaque, tels deux fragments de jade. Etangs placides, sans reflet et sans mouvement.

Dès ce premier instant, c'est l'indifférence de Saffie qui fascine Raphaël, le captive, l'envoûte. Dès ce premier instant, avant même de connaître son nom, Raphaël comprend que ça lui est égal, à cette jeune femme, de décrocher ou de ne pas décrocher un emploi. De vivre ou de ne pas vivre. Elle est livrée, abandonnée au monde, sans passion et sans peur. Elle n'a ni la pudeur hypocrite et calculée des filles comme il faut, ni l'impudence tout aussi calculée des putes. Elle est là. Il n'a jamais vu cela.

— Entrez, je vous prie, dit-il enfin d'une voix tout autre, douce et respectueuse.

Il voit que les mouvements de Saffie, avançant dans le vestibule, sont empreints de la même immobilité que ses yeux, et de la même indifférence. En refermant la porte derrière elle, son estomac fait un mouvement tellement insensé qu'il doit s'arrêter pour reprendre son souffle, les yeux rivés sur le bois de la porte, avant de pouvoir se retourner.

Ensuite il la précède dans le couloir, sentant son regard vide et vert sur l'arrière de sa tête.

Elle prend place dans un fauteuil au salon, en face de lui sur le canapé, et ne parle pas. Ses yeux fixent le tapis. Il en profite pour détailler en vitesse son apparence. Cheveux mi-longs retenus en queue de cheval par un simple élastique. Front haut, pommettes saillantes, lèvres enduites de rouge, oreilles coquilles parfaites serties de fausses perles, nez et arcades sourcilières ciselés : un visage bien dessiné, sur lequel on ne lit rien. Aucune minauderie, aucune coquetterie, rien. Le maquillage et les bijoux jurent avec la spectaculaire neutralité des traits. Raphaël en est comme hébété.

Par réflexe, il tend la main et s'empare de la petite clochette en bronze pour appeler la bonne, demander qu'elle leur apporte du café – puis se ressaisit,

rit en dedans, il n'y a pas de bonne, c'est elle la bonne, où sommes-nous, qui êtes-vous, ma chère…

— Vous êtes mademoiselle…

— Je m'appelle Zaffie, dit-elle, et, quand il lui demande de répéter, puis d'épeler, c'est par un S que cela commence, son nom est Saffie mais se dit Zaffie, parce qu'elle est d'origine allemande.

Allemande. Le mot lui-même presque tabou dans cette maison rue de Seine. Sa mère ne disait ni les Boches ni les Chleuhs ni les Fridolins ni même les Allemands, elle disait simplement *ils* et du reste, le plus souvent, elle ne disait rien du tout, elle se contentait de serrer les lèvres jusqu'à ce qu'on ne les voie plus, rien qu'une ligne rouge horizontale au milieu de son étroit visage osseux car, même si son époux n'était pas précisément mort en les combattant, c'était quand même par la faute des Allemands que Mme de Trala-Lepage s'était retrouvée veuve à quarante ans avec encore tant d'années à vivre et zéro espoir de connaître à nouveau l'amour, les caresses, les cadeaux d'un homme. Le père de Raphaël, professeur d'histoire à la Sorbonne, spécialiste de la pensée laïque

et humaniste, avait trouvé sa fin dans le quartier des Halles pendant le terrible mois de janvier 1942, lorsqu'un camion chargé de pommes de terre avait été pris d'assaut et renversé, lui dessous, par une meute de ménagères frénétiques. (Quant à savoir ce que faisait le brave professeur rue Quincampoix à six heures du matin avant de périr sous le poids lourd…)

Deux ans plus tard, l'Occupant avait massacré quatre résistants juste devant leur maison et Raphaël, les mains serrant le fer forgé du balconnet, s'était penché par la fenêtre du salon pour voir la mare de sang – les coups de feu ne crépitaient plus depuis une bonne minute déjà, tout était terminé, les jeunes gens n'étaient plus jeunes gens mais cadavres, un tas de chair inerte, et comment faire pour ne pas regarder ça, Raphaël penché loin loin en avant, sa tête aux belles boucles noires tout au bout de son cou tendu, ses doux yeux bruns s'écarquillant pour voir, non pas la mort mais la vérité derrière la mort, derrière cet amas chaotique de bras et de jambes, cette étreinte sanglante de quatre camarades tombés ensemble – mais – hurlement hystérique de Mme de Trala-Lepage, vrillant le tympan de son fils musicien – "*Qu'est-ce que tu fais ?* Tu es

fou ! Referme la fenêtre, mon Dieu ! Je n'ai plus que toi au monde, je ne veux pas qu'ils me prennent tout… !"

Raphaël est convaincu que, sans l'interdiction explicite et inébranlable de sa mère, il se serait engagé dans la Résistance à la fin 1943 (il avait l'âge de le faire, il avait quinze ans et ne rêvait que de rejoindre les rangs romantiques des FFI), mais comme son père était mort et que sa mère n'avait d'autre enfant que lui, il avait dû se contenter d'apporter à la lutte contre les Allemands un soutien tout moral et intérieur. C'est pour cette même raison, à savoir la mort quasi glorieuse de son père en combattant au sens large du terme pour la patrie, que Raphaël n'avait pas été appelé pour servir en Algérie. En lieu et place, il avait fait le Conservatoire. Et brillamment. Et heureusement, car ses convictions politiques l'eussent plutôt fait pencher en faveur d'une Algérie indépendante. Avec le moins de dégâts possible, bien entendu, pour l'image de la France.

Or voilà que Saffie une Allemande est assise là devant cette même fenêtre du salon, et personne n'a été assis de cette manière dans ce salon depuis sa construction au milieu du XVIIe siècle. Personne.

Elle sourit fixement de ses lèvres pleines et peintes. Ses grands yeux verts sont posés sur Raphaël en une attente dépourvue d'impatience.

Raphaël est si obnubilé par sa présence qu'il en oublie presque la raison et le prétexte. Il se lève et se met à arpenter la pièce, passant les doigts à travers ses épaisses boucles noires dans un geste qui lui est coutumier depuis l'adolescence – geste de fébrilité, geste d'artiste, la main gauche qui remonte, doigts écartés, depuis le front jusqu'au sommet du crâne – seulement ce tic commence à devenir saugrenu parce que les boucles noires reculent de plus en plus loin sur son front ; oui le fait est qu'à vingt-huit ans Raphaël Lepage souffre d'une calvitie précoce de sorte que sa main gauche, en exécutant son mouvement, ne rencontre plus pendant les trois quarts de son trajet que de la peau nue.

Tout en arpentant la pièce et en passant la main sur son front dégarni, Raphaël parle. Il décrit les tâches et les responsabilités qui incomberont à celle qu'il se propose d'engager comme domestique. A dire vrai il est plutôt mal versé dans ces affaires domestiques et parle plus ou moins à tort et à travers, suivant les images de Maria-Felice qui

lui reviennent en tête : Maria-Felice montée sur un escabeau en train de laver les carreaux, Maria-Felice lui apportant le petit déjeuner et le courrier à 8 h 45, le thé à 17 heures, Maria-Felice revenant des courses, servant la soupe, Maria-Felice portant sur son dos dans l'escalier de service le sac de bûches pour la cheminée… Avec force gesticulations et pantomimes, Raphaël résume tout cela de son mieux, jetant de temps à autre un regard sur la jeune femme pour vérifier qu'elle le suit. Elle le suit, du moins en apparence. Elle a l'air de comprendre, mais… on dirait que cet air lui est inné. Elle semble avoir tout compris, à tout sujet, depuis toujours.

Il précise qu'il est flûtiste professionnel, qu'il travaille avec un orchestre (il articule avec soin le nom de l'orchestre en question mais les yeux de Saffie ne cillent pas, les sourcils de Saffie ne se lèvent pas, la bouche de Saffie ne bée pas ; d'évidence elle n'en a jamais entendu parler). Il ajoute qu'il s'absente souvent pour voyager, que ses absences sont parfois courtes (concerts en province), et parfois longues (tournées à l'étranger) ; que les corvées de Saffie pendant ces périodes seront naturellement moins nombreuses, mais qu'il lui sera loisible (comprend-elle "loisible" ?)

de profiter de ses heures libres pour, par exemple, polir l'argenterie.

Sa chambre est située au sixième étage. Visites rigoureusement interdites. Il parle maintenant à l'indicatif, comme s'ils étaient déjà tombés d'accord sur les horaires, le salaire, le fait même que c'est elle, Saffie, qui prendra cet emploi, qui viendra s'occuper de lui, Raphaël Lepage, flûtiste en passe de devenir célèbre, dans son grand appartement de la rue de Seine ; qu'à partir de demain matin et jusqu'à nouvel ordre, cette jeune Allemande bizarre et silencieuse va épousseter ses livres, sucrer son thé, repasser ses chemises, laver ses sous-vêtements et changer les draps de son lit après le passage de ses amantes.

— C'est d'accord ?

Lentement, elle hoche la tête, oui.

— Où se trouvent vos affaires ?

— Pas beaucoup d'affaires. Deux valises seulement. Je les cherche maintenant ?

Mon Dieu sa voix. Il ne l'avait pas encore remarquée. Une voix sidérante de fragilité. Il est paralysé. Doit se secouer pour ne pas rester là à la fixer bêtement. Se secouer encore, pour saisir en écho intérieur le sens des mots qu'elle vient de prononcer.

II

LES VALISES de Saffie se trouvent au Foyer des jeunes filles, boulevard Saint-Michel, et les fenêtres de sa chambre au foyer donnent sur le jardin du Luxembourg. La distance n'est pas bien grande entre l'appartement de Raphaël Lepage et le Foyer des jeunes filles, c'est même un trajet assez merveilleux : la rue de Seine commence (comme son nom l'indique) à la Seine et remonte, en devenant la rue de Tournon, vers le palais du Luxembourg, siège du Sénat dans ce beau pays où Saffie vient d'émigrer. Génial trompe-l'œil, la rue s'évase légèrement sur sa dernière centaine de mètres, faussant la perspective et donnant l'impression de parallèles parfaites à celui qui contemple le Sénat depuis le boulevard Saint-Germain. Cela, elle n'est pas obligée de le savoir ; en revanche il serait normal qu'elle jette un coup d'œil

à droite à gauche en remontant la rue. De part et d'autre : galeries d'art, magasins d'antiquités, cafés débordant d'individus créatifs en train d'allumer des cigarettes et d'exhaler, en même temps que la fumée, de péremptoires opinions politiques et littéraires, vitrines remplies d'estampes japonaises, de mappemondes anciennes ou de tapis persans… Elle n'a que l'embarras du choix, Saffie. Or elle marche d'un pas égal, ni pressé ni paresseux, regardant devant elle et ne voyant rien. Elle n'attire pas l'attention, n'allume pas le regard des hommes jeunes et moins jeunes attablés à la terrasse de *La Palette* ; c'est comme si elle était invisible, un fantôme. Pourtant, elle est bien réelle, elle connaît les us et coutumes de l'existence urbaine : elle s'arrête par exemple au feu rouge avant de traverser le boulevard.

Contournant le Sénat, elle pénètre dans le vaste jardin – en ce moment à son acmé d'éclosion, de floraison, de poésie à pétales et à parfums. Les traits neutres, les yeux vitreux, elle passe devant les statues de marbre, les jets d'eau, les petits garçons dirigeant leurs petits bateaux dans le plan d'eau, les palmiers que l'on vient juste de sortir des serres où ils ont hiverné, les tilleuls et la douceur de leur ombre, les cafés

installés dans cette ombre douce, la fontaine de Médicis avec ses intellectuels assis face à face sur deux rangées de chaises payantes en train de lire Jean-Paul Sartre ou de s'embrasser, en y mettant les formes et la langue. Elle ne se glisse pas derrière la fontaine pour contempler, émue, le haut-relief en bronze bleui de Léda, triomphalement violée par le dieu des dieux en forme de cygne.

Elle a déjà vu ça, Saffie. Elle a tout vu.

Elle ressort du jardin côté boulevard Saint-Michel, pénètre dans le foyer et va droit à la réception, où elle règle les nuits qu'elle y a passées ; ensuite elle monte au premier chercher ses valises, rend la clef et refait le même trajet en sens inverse, le visage toujours de pierre.

Si incroyable que cela puisse paraître, Raphaël la guette sur le balconnet. Il n'a pas repris le Marin Marais, sa flûte est toujours posée sur le velours bleu de son étui ouvert. D'ordinaire, il prodigue à son instrument des soins maniaques. En principe l'intérieur doit être soigneusement essuyé après chaque utilisation, sans quoi les gouttes de salive formées par le souffle condensé se mettent à attaquer le métal et les tampons, entraînant à la longue rouille et

pourrissement. Mais dans le cœur de Raphaël, déjà, c'est jour de fête. Il est fou de bonheur à l'idée que cette jeune femme impénétrable va venir habiter sous le même toit que lui ; c'est pourquoi il guette son retour sans même prendre la peine de se cacher, se tenant sur le balconnet de la fenêtre, taraudé par l'idée qu'elle pourrait ne pas revenir, qu'elle pourrait disparaître aussi mystérieusement qu'elle a surgi… voire qu'il a pu halluciner sa visite.

Il ne se dit pas : "Tu es fou. Une bonniche… tout de même." Non. Il ne cherche pas à justifier l'importance absurde que vient de prendre cette étrangère dans sa vie. C'est comme ça, l'amour.

La voyant redescendre le trottoir à pas heurtés et laborieux, portant dans chaque main une valise lourde, il sursaute, effaré : comment n'a-t-il pas pensé à l'accompagner, ou du moins à lui payer un taxi ? Il n'avait pas imaginé qu'elle pût faire le trajet à pied en portant ses bagages. Il se maudit. Se précipite dans l'escalier. Court à sa rencontre dans la rue. Il ne peut s'en empêcher. C'est comme ça, l'amour.

— Saffie ! s'écrie-t-il, en arrivant à sa hauteur.

Il faut à tout prix le lui cacher, cet amour – et ce pendant un bon moment –

pour ne pas l'offusquer, l'effaroucher, lui donner un prétexte pour s'en aller. Il faut, tout en se montrant cordial, préserver un semblant de dignité et de distance, d'employeur à employée.

— Excusez-moi, je suis bête, j'aurais dû vous payer un taxi… J'espère que vous ne vous êtes pas trop fatiguée ? Par cette chaleur, en plus…

Posant les valises sur le trottoir encombré de la rue de Seine, Saffie regarde Raphaël. Pour la première fois elle le regarde vraiment. Peut-être n'a-t-elle pas compris ce qu'il vient de dire ? Mais si… Mais non… Brutalement elle éclate de rire. A la terrasse de *La Palette*, les têtes se tournent vers elle, vers eux, et Raphaël se rembrunit : il n'aime pas se donner involontairement en spectacle. Le rire de Saffie est fort et féroce ; puis il s'arrête. La jeune femme s'éclipse à nouveau derrière son masque blême au sourire artificiel.

— Ce n'est rien, dit-elle.

Et ramasse les valises. Mais, sur l'insistance de Raphaël, lui en passe une.

Dans l'ascenseur exigu, récemment construit dans la cage d'escalier de cette belle maison ancienne, il y a tout juste la place pour deux adultes avec deux valises. Raphaël est dérouté de percevoir de si près, la touchant presque, l'absence

de Saffie. Il sent son parfum et sa sueur, voit son chemisier plaqué par la transpiration contre sa peau, devine la forme de ses seins, puis baisse les yeux pour ne plus la regarder car son sexe est en érection pleine, battante… Et, pendant tout ce temps, ces cinquante longues et belles et palpitantes secondes qui séparent le rez-de-chaussée du sixième étage, Saffie est ailleurs.

A vrai dire l'ascenseur ne monte qu'au cinquième, et c'est à pied que l'on doit gagner le dernier étage où se trouvent les chambres de bonne. Raphaël fait exprès de précéder Saffie dans l'escalier, pour ne pas se torturer en regardant bouger ce qui bouge sous sa jupe.

Il est maître de soi. En sortant la clef pour ouvrir la porte, en montrant à Saffie les toilettes à la turque qu'elle partagera avec les autres habitants de l'étage – et, au fond du couloir, le petit lavabo, son robinet d'eau froide, son miroir fêlé –, il n'a ni les mains ni la voix qui tremblent. Comme tous les artistes de la scène, il a développé de solides techniques pour surmonter le trac. Respiration, relaxation, concentration intense sur un objet ou une odeur n'ayant rien à voir avec ce qui, dans la situation, vous déstabilise. Raphaël Lepage sait se contrôler. Chaque souffle, chaque muscle,

presque chaque molécule de son corps est soumis aux ordres de son cerveau.

Il a appris la patience.

Retenir ses forces lui permet de les sentir.

C'est un homme mûr.

Saffie regarde tout ce que lui montre Raphaël ; elle parle peu mais hoche la tête de temps à autre pour indiquer qu'elle a compris.

— Alors, c'est bon ?

Il mentionne enfin un chiffre – salaire mensuel plutôt piteux même en tenant compte du fait qu'elle sera logée et nourrie – et ose un grand sourire.

— C'est bon, dit Saffie aussitôt.

Raphaël la regarde au fond des yeux et se heurte au mur de jade. Retirant de la poche de son pantalon une belle montre à gousset, seul objet qu'il ait voulu garder des effets personnels de son père, il feint de s'étonner :

— Mais… il est près d'une heure, vous devez être morte de faim !

— Morte, non, dit Saffie.

— Ah ah ah ! dit Raphaël à tout hasard, pour voir si elle plaisantait. Façon de parler, ajoute-t-il.

A cela, elle ne répond pas.

— Je veux dire, est-ce que vous avez faim ?

— Oui.

— Alors venez, je vais vous montrer la cuisine en bas, et on cassera la croûte ensemble ; comme ça ce sera fait…

— Casser quoi ?

Où s'en va-t-il comme ça, Raphaël Lepage, à proposer de manger avec la bonne deux heures à peine après avoir fait sa connaissance ? Il n'en a pas la moindre idée. Et, comme le fait de ne pas avoir essuyé sa flûte, cela lui donne une agréable sensation de vertige. Si sa mère le voyait… Oh ! et puis, elle avait bien pris Maria-Felice en amitié, sa mère, les deux femmes mangeaient très souvent en tête-à-tête, il ne voit pas où est la différence.

Il voit où est la différence.

Re-ascenseur, re-érection, re-exercice de détente, re-clef dans la serrure sans tremblement de la main. A la cuisine, les explications de Raphaël sont émaillées de petites anecdotes pour mettre Saffie à l'aise. Il lui apprend en passant comment marche la cuisinière (à gaz, les allumettes sont là), où se trouve le marché le plus proche (rue de Buci), quels sont les goûts et dégoûts alimentaires de son nouvel employeur (il raffole du poisson, exècre choux et